

24 images

24 iMAGES

Mon ami Michel

Gérard Grugeau

Number 126, March–April 2006

Jean Pierre Lefebvre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8888ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Grugeau, G. (2006). *Mon ami Michel*. 24 images, (126), 15–15.



Mon ami Michel



Jean Pierre Lefebvre a déjà déclaré : « Je ne crois pas à l'œuvre unique. Je ne crois qu'à la continuité des œuvres ». En répondant à l'appel de son ami Michel Moreau qui lui propose de filmer son quotidien alors qu'il est atteint de la maladie d'Alzheimer, et donc que le cinéma prenne en quelque sorte le relais d'une mémoire défaillante, l'auteur des *Fleurs sauvages* s'inscrit doublement dans cet esprit de continuité. Continuité, bien sûr, d'une œuvre personnelle marquée notamment par le passage du temps (les horloges dans *Les dernières fiançailles*), le pouvoir exaltant de l'imaginaire (*Le fabuleux voyage de l'ange*) et un humanisme lucide et grave qui place l'apprentissage du « bien-vivre » au cœur de la création. Mais aussi continuité de l'œuvre de son « p'tit grand frère » Michel, également cinéaste, cinéaste d'un « monde mieux partagé » dont les films aux vertus sociales et pédagogiques ont arpenté les lieux de la marginalité et de l'exclusion. Tourné sur une période de trois ans, *Mon ami Michel* repose donc sur un pacte d'amitié puisqu'il s'agit « de faire de la vidéo ensemble » et de ramener la caméra dans une maison où la vie et le cinéma ont toujours eu partie liée (voir *Une naissance apprivoisée* réalisé en 1979 par Moreau autour de la grossesse de sa compagne Édith). Ce désir de faire œuvre commune se veut aussi la réactivation d'une complicité passée, l'actualisation d'un regard croisé, certes hypothéqué par la perte d'autonomie de l'un des deux protagonistes mais où chacun se révélerait à l'autre dans une nouvelle transparence. Le film sera alors comme un « cadeau »

que l'on se fait pendant qu'il en est encore temps, comme une sorte de « donne-moi quelque chose qui ne meure pas » (le livre de Bobin-Boubat est d'ailleurs évoqué) face à l'oubli et à l'inéluctable qui gagnent du terrain. Et c'est dans cet espace du don de soi à l'autre et au cinéma que *Mon ami Michel* fait son lit avec simplicité avant de se retirer sur un air d'éternité. Ici, le cinéma veille comme Édith, la compagne omniprésente, fidèle et dévouée. Il veille et prend en charge dans une sorte de luminosité opiniâtre qui se veut digne et exemplaire.

À la question « De quoi a-t-on le plus besoin quand on souffre de la maladie d'Alzheimer ? » Michel Moreau répond : « De douceur et de lenteur ». Et c'est, de fait, une chronique d'un temps lent et doux que Jean Pierre Lefebvre construit par strates (longs plans avec fondus au noir) au fil des rencontres avec la petite caméra vidéo. Vidéo que le cinéaste associe au travail délicat de l'aquarelliste et qui entre ici en résonance avec les toiles et dessins colorés de Moreau (il était aussi peintre à ses heures) s'intercalant entre les séquences. Grâce au rapport de proximité immédiat que crée ce dispositif minimal face au couple formé par Édith et Michel, le regard pudique et parfois tremblé de Lefebvre s'impose dans la durée, tissant un temps cinématographique dense et éclaté qui recueille sur l'écume des jours une riche palette d'instantanés de vie. Les moments de grâce (le tour d'avion, la danse sur la galerie, les confidences sur l'oreiller) côtoient alors les nécessités pressantes d'un quotidien bousculé par les assauts sournois de la maladie, mais aussi les épisodes plus malaisés comme dans la scène du coucher en chansons qui, dans son excès de sollicitude envers le « patient », frise l'infantilisme bon enfant et le volontarisme complaisant. Filmer seul comme ici, c'est chercher à déployer son désir dans une transparence accrue, c'est chercher à abolir entre soi et son sujet ce qui pourrait faire saillie, à

commencer par la technique. Mais, quelle que soit l'économie de moyens, la saisie du réel ne se fait jamais impunément et la quête de transparence rencontre toujours son lot de résistances. Et ce sont ces résistances qui forcent le regard à s'accomplir dans son humanité, avec une sorte de gravité retenue, afin d'accueillir la vie dans toute sa vérité brouillée, contradictoire et éphémère (on ne connaît jamais l'autre, dira Édith). Paradoxalement, cette vie frémissante à portée d'objectif amène à la fois à faire le deuil de ce qui n'est plus (les bonheurs de l'enfance, les souvenirs d'en France assombris par la guerre, le renoncement au cinéma) et à célébrer la permanence rassurante des choses qui garderaient dans leur sillage le parfum entêtant des pivoines. Au bout du compte, on saura peu de choses sur ce qui lie Jean Pierre et Michel aux portes de la mort. La parole intime restera en pointillé, loin des territoires de l'incertitude, loin de la violence du mal qui ronge, dans l'effacement tranquille de ce qui va de soi et de ce qui ne peut naître. Superposant passé, présent et futur (le « j'avais, j'ai et j'aurai toujours un ami »), *Mon ami Michel* aura pris pour nous la forme dépouillée d'un collage arborescent qui unifie le temps. Sous nos yeux d'humbles mortels, un passage de relais se sera effectué en douceur. Et la vie de germer à nouveau comme les semences des *Dernières fiançailles*. Et le cinéma de continuer à habiter le monde. Ne serait-ce que par courtoisie, dirait Bobin. — Gérard Grugeau

1. Jean Pierre Lefebvre dans *Concordia français*, avril 2004, vol. 3, n° 5.

En haut et ci-dessous :
Mon ami Michel (2004).

